

Dialogue avec Grégoire Celier

Olivier Pichon : Monsieur l'abbé, vous êtes aujourd'hui prêtre « traditionaliste », mais vous n'êtes pas né prêtre, ni même « traditionaliste ». Pour le devenir, vous avez connu un long cheminement. Votre situation actuelle, vos choix personnels s'enracinent dans un vécu qu'il me semble nécessaire de connaître avant même d'écouter vos explications sur la situation de l'Église. Je vais donc vous demander de raconter, en quelques mots, les faits saillants de votre vie. Et tout d'abord, d'où peut bien venir un prêtre de la Fraternité Saint-Pie X ?

Grégoire Celier : Je ne sais pas trop ce qui concerne mes confrères, qui doivent avoir des trajectoires variées. Pour moi, lorsque je suis venu au monde, en 1958, mes parents habitaient depuis deux ans dans le « neuf trois » ou « neuf cube » (Seine-Saint-Denis), comme on dit maintenant. J'ai vécu ma jeunesse à Saint-Ouen, à quelques pas de l'endroit où Poulbot, le dessinateur des gamins de Paris, a passé une partie de sa jeunesse, et je n'ai quitté cette banlieue qu'au moment de mon départ pour le séminaire, en 1979.

OP : Donc un environnement populaire ?

GC : Populaire et déjà relativement métissé : on croisait à peu près toutes les races. Mais l'ambiance n'avait rien à voir avec celle que l'on peut connaître actuellement. Le quartier était calme, on saluait ses voisins, il existait encore des petits commerçants, nous traînions au marché le dimanche après la messe, sans oublier les promenades fréquentes aux Puces. Passaient encore dans la rue le chiffonnier, le rémouleur, le vitrier, l'orgue de Barbarie, etc.

OP : Vous nous faites du *Amélie Poulain* !

GC : Vous savez, lorsque mes parents sont arrivés à Saint-Ouen, il existait encore une ferme, vestige des maraîchers établis là en grand nombre au début du XX^e siècle, avant l'industrialisation, pour alimenter Paris. En ce qui me concerne, j'ai vu construire le Périphérique, à la place de l'ancienne « Zone » de l'après-guerre. Il est très curieux, mais aussi un peu navrant, de voir cet authentique quartier populaire se faire méthodiquement racheter par les « bo-bos » parisiens, tous de gauche bien entendu, mais qui refoulent ainsi les pauvres loin de Paris.

OP : La Seine-Saint-Denis, à l'époque, c'était le communisme triomphant ?

GC : Là aussi, ma jeunesse coïncide avec la fin d'une époque. Lorsque j'ai quitté Saint-Ouen en 1979, les neuf députés du département étaient communistes. Le Parti dominait l'environnement social, il organisait, il irriguait et il contrôlait la vie de la cité. Mon instituteur de CM2 (on disait la classe de septième, à l'époque), un maître à l'ancienne à qui je garde toute ma reconnaissance pour la qualité de son instruction, était un militant communiste convaincu : chaque dimanche matin, sur la petite place de notre quartier, il vendait *L'Humanité Dimanche* et *Pif Gadget*, en rêvant sans doute à des lendemains qui chanteraient. Il doit être mort depuis longtemps, mais peut-être a-t-il eu le temps de voir l'écroulement de la « patrie du socialisme ».

OP : Vous alliez à l'école dans le quartier ?

GC : Je suis un pur fils de l'école laïque : selon l'expression, « je n'ai pas une seule heure d'école catholique à me reprocher ». J'ai reçu ma formation primaire à l'école Émile Zola, à deux cents mètres de chez nous, une école fondée par Jules Ferry lui-même en 1880. Je le raconte parfois à des plus jeunes, mais ils ont du mal à me croire : non seulement l'école de garçons et celle des filles étaient séparées, mais nous avions classe tous les samedis après-midi. En revanche, il n'y avait pas cours le jeudi.

OP : Cela réduisait singulièrement la tentation de partir en week-end !

GC : A l'époque, à Saint-Ouen, l'actuelle notion de « week-end » était inconnue. Il n'était pas question de quitter la ville en fin de semaine, pour au moins deux raisons : personne ne possédait de résidence secondaire, et peu de familles disposaient d'une automobile. Ce n'est que dix ans après ma naissance, en raison d'un grave accident arrivé à mon frère et qui nécessitait de fréquents voyages vers un hôpital lointain, que ma mère a passé son permis de conduire (mon père n'a jamais conduit). C'est alors qu'un vieil oncle nous a donné une voiture plus ou moins hors d'âge. C'est peut-être ce qui explique que je n'ai jamais été fasciné par les voitures, au rebours de beaucoup d'autres garçons.

OP : Il s'agissait donc d'un milieu assez modeste ?

GC : N'exagérons rien ! Je ne prétends pas avoir vécu dans un environnement à la Zola. Dans ce quartier populaire, on aurait pu qualifier notre famille de « bourgeoise », et je n'ai jamais souffert d'une privation particulière. Mais en ce qui concerne un confort devenu maintenant courant, riches et pauvres étaient logés à la même enseigne. Par exemple, j'ai encore connu un temps où il n'y avait pas de réfrigérateur, mais seulement une « glacière », dont il fallait renouveler régulièrement la glace en allant l'acheter chez le marchand. Ce n'est pas si vieux, pourtant, mais on pourrait presque dire qu'il s'agit d'un monde d'avant le déluge. En tout cas, par rapport aux jeunes d'aujourd'hui.

OP : Vous rejoignez ensuite un collège de Saint-Ouen ?

GC : Non. Mes parents, qui préféraient nous voir fréquenter un lycée parisien, plus ouvert sur le monde, avaient trouvé une petite astuce pour contourner la fameuse et récente « carte scolaire ». Comme mes frères et sœurs, j'ai donc fait mes études, de la sixième à la terminale, au lycée Honoré de Balzac, près de la porte de Clichy. Un lycée entièrement mixte, je le précise, ce qui n'était pas le cas général à l'époque.

OP : Vous y arrivez à une période très chaude ?

GC : J'entre à Balzac tout simplement en septembre 1968. La France, et l'Éducation nationale en particulier, viennent de connaître un séisme. Pour moi, cela ne signifie pas grand-chose, sauf que durant les deux derniers mois de ma septième, il n'y avait plus ni instituteur ni cours. Mais, pour donner un simple exemple, à Balzac, tous les élèves jusqu'en 1968 étaient en blouse grise avec leur nom brodé au-dessus de la poche. En septembre 1968, ce n'était plus qu'un souvenir, remplacé par une excentricité vestimentaire générale.

OP : Il ne s'agissait pas d'une période calme ?

GC : Oh que non ! Dès ma première année, j'ai vu mon « bahut » (qui fait tout de même près de 500 mètres de longueur) entièrement bouclé, avec un garde mobile et son fusil lance-grenades tous les trois mètres. Cela a impressionné le jeune garçon que j'étais. A peu près tous les ans, il y avait une « affaire », donc une grève et des manifestations : notamment en 1971 l'affaire Guyot, et en 1973 la lutte contre la loi Debré. Mais j'ai connu aussi, à l'intérieur du lycée, des affrontements assez durs entre les « sionistes » (un tiers de ma classe, par exemple, revendiquait son origine juive) et les « Palestiniens », c'est-à-dire les gauchistes de la Ligue communiste (à l'époque, personne ne s'affichait musulman). Le proviseur, lui-même d'origine juive pied-noir, s'est interposé avec un réel courage physique, et a réussi peu à peu à ramener le calme. J'ai également en mémoire l'immense émotion et la mobilisation militante pour le Chili, après la mort d'Allende et le coup d'État du général Pinochet. La fameuse « solidarité avec le Chili » a marqué cette période, comme la « solidarité avec le peuple vietnamien en lutte » avait marqué la période précédente.

OP : Lutte d'autant plus âpre avec les militants de la Ligue communiste qu'à l'époque, comme vous me l'avez signalé, l'un de ses ténors était élève avec vous...

GC : J'ai effectivement connu Michel Field, l'actuel animateur de télévision, même s'il était plus âgé que moi. A l'époque, c'était un gauchiste enragé, leader de la campagne contre la loi Debré en 1973, et déjà une « grande gueule ». Que ce jeune révolutionnaire pauvre et idéaliste soit devenu un grand manitou de la télé, cynique et plein aux as, me fait quelquefois sourire. Mais c'est plutôt mon grand frère qui a eu l'occasion de le fréquenter.

OP : Vous m'avez signalé en revanche que vos liens avec les terroristes d'Action Directe étaient plus immédiats ?

GC : N'exagérons rien ! Disons que Joëlle Aubron, l'un des cinq dirigeants historiques d'Action Directe, condamnée à plusieurs peines de prison à vie pour des meurtres et décédée en 2006 d'un cancer, était élève au lycée Balzac à cette époque. D'une famille catholique de Neuilly, âgée d'un an de moins que moi, elle a évolué vers le terrorisme, tandis que sa mère et ses sœurs fréquentaient comme moi l'aumônerie du lycée. J'ai sans doute croisé à l'époque Joëlle Aubron, je l'ai peut-être rencontrée à une occasion ou une autre, mais sans plus. Toutefois, ce fait donne une certaine idée de l'ambiance : Balzac était réputé assez gauchiste.

OP : Connu également pour être une pépinière musicale ?

GC : Il est vrai que des élèves de Balzac, qui ont à peu près mon âge, ont percé dans la musique, dans la foulée de la vague punk, notamment du groupe anglais Sex Pistols. On peut citer Daniel Darc, chanteur du groupe Taxi Girl (un groupe formé à Balzac), qui a fait récemment son retour musical après des années d'errance ; le franco-iranien Mirwais Ahmadzai, autre membre de Taxi Girl, qui a produit deux disques de la chanteuse Madonna ; enfin, toujours dans ma tranche d'âge, Catherine Ringer, la chanteuse des Rita Mitsouko, elle aussi brièvement élève à Balzac à cette période. Je n'ai pas participé personnellement à ce genre d'aventures : le lycée était grand (2 500 élèves), et j'avais d'autres préoccupations. Mais cela manifeste dans quel étonnant bouillon j'ai pu évoluer entre 10 ans et 17 ans.

OP : Vous avez côtoyé la drogue ?

GC : Évidemment. Elle était très présente. Un des élèves de ma classe, par exemple, était déjà sérieusement accro à l'héroïne. On peut dire que j'ai connu une période de transition, entre une consommation qu'on pourrait appeler « ludique » et élitiste, celle des beatniks, des hippies, du *Summer of love*, et la consommation de masse actuelle. Puisque nous venons de parler musique, il faut se souvenir de l'hécatombe qui a eu lieu autour de la drogue lors de mes premières années de lycée. En 1969 meurt Brian Jones, un des Rolling Stones. En 1970 meurent successivement Jimi Hendrix et Janis Joplin. Enfin, en 1971, meurt à Paris Jim Morrison, le chanteur des Doors, qui sera inhumé au Père-Lachaise, où il est entouré depuis ce moment d'un véritable culte. Ces groupes musicaux et ces disparitions constituaient évidemment pour mes camarades des sujets de conversation fréquents.

OP : Le lycée Balzac a-t-il aussi été pour vous l'occasion de découvrir Paris ?

GC : C'est effectivement pendant mes études à Balzac que je me suis orienté vers Paris, ce qui m'a éloigné mentalement de Saint-Ouen. Dieu sait si j'ai parcouru cette ville de Paris, si je l'ai arpentée « au soleil ou sous la pluie, à midi ou à minuit ». C'est banal à dire, mais j'aime Paris, son atmosphère, son architecture, ses rues, les gens qu'on y rencontre. Si j'avais dû souffrir de quelque chose, lorsque je me trouvais au séminaire, cela aurait pu être de me trouver loin de « Paname ». Comme je n'ai jamais possédé de voiture, je prends actuellement chaque semaine le métro, le bus et le train de banlieue lors de mes divers déplacements. Je dois confesser que c'est un plaisir : je m'y sens chez moi. Spécialement dans le métro : j'apprécie sa bizarre atmosphère souterraine. C'est au point que, comme éditeur religieux, j'ai réussi l'exploit de publier un livre sur le métro. Il est intitulé *Les saints du métro*, et il réunit trois choses que j'aime : l'histoire de Paris, l'histoire du métro, et bien sûr l'histoire des saints dont les noms ont été donnés à tant de stations du métro.

OP : Vous n'êtes pas un homme de la campagne ?

GC : Mon Dieu, non ! J'apprécie assez peu la campagne, pas plus que je n'aime le tourisme ou le sport. Je suis un pur urbain : ni rural ni néo-rural. Ma famille a coupé depuis plusieurs générations les racines paysannes que possèdent tous les Français, et je suis le résultat de cette histoire familiale. Un de mes frères et une de mes sœurs ont certes fait leur « retour à la terre » et sont devenus agriculteurs. Mais si j'annonçais pour ma part un tel

projet, cela ferait rire ceux qui me connaissent. Non ! homme de la ville je suis, homme de la ville je reste.

OP : Et après le lycée, que faites-vous ?

GC : J'ai quitté Balzac en 1976, ayant obtenu un baccalauréat scientifique, et je suis revenu en Seine-Saint-Denis pour continuer mes études pendant deux ans dans le cadre de l'université de Paris Nord. Je suis, en effet, titulaire d'un Diplôme universitaire de technologie en « Hygiène et Sécurité du Travail ». Grâce à cette formation, j'ai travaillé un an dans une entreprise d'usinage d'uranium qui fournissait l'industrie nucléaire et l'aéronautique. Je n'y ai pas persévéré car, en octobre 1979, je suis entré au séminaire.

OP : S'agit-il d'un changement radical d'orientation, ou au contraire de la poursuite d'une tradition familiale ?

GC : Il est difficile de répondre à une telle question sans reprendre le fil des choses. J'appartiens incontestablement à une famille de forte tradition catholique. Mes parents sont toujours profondément attachés à la foi et à l'Église. Mais cette tradition s'est trouvée mise à mal par la crise des années 60, avec au plan religieux le concile Vatican II et ses suites, avec au plan social Mai 68 et ses conséquences. En sorte que la transmission de la foi et de l'identité catholique, qui semblait comme naturelle aux générations précédentes, a mal fonctionné pour ma génération. Plusieurs membres de ma famille se sont éloignés de l'Église. Moi-même, je n'étais pas un enfant particulièrement religieux : je ne participais aux activités religieuses que par habitude, parce qu'on ne me demandait pas mon avis. Il est probable que sans certains événements providentiels, je serais aujourd'hui éloigné de toute pratique, voire de toute foi.

OP : Vos parents peuvent-ils être considérés comme des « traditionalistes » ?

GC : Ils ont certes une vision classique de la foi, mais ils ont pleinement accepté l'évolution de l'Église des quarante dernières années. Ils ne sont donc pas forcément d'accord avec mon choix actuel. Au sens strict, je suis quasi le seul « traditionaliste » dans ma parenté, pourtant nombreuse.

OP : Comment êtes-vous arrivé là où vous n'étiez pas forcément attendu ?

GC : Un événement *a priori* insignifiant a décidé de l'orientation de toute ma vie. En classe de seconde, j'ai participé, à la demande de mes parents, à une sorte de petite « retraite », un stage spirituel de trois jours. Je n'étais pas plus intéressé que cela, mais je n'avais guère le choix. Heureusement, me disais-je, il y aura des copains avec qui s'amuser entre les sermons des curés. Or, cela ne s'est pas passé ainsi. Les enseignements des prêtres qui animaient cette retraite m'ont profondément touché. Je suis sorti de ces trois jours, d'une part avec une foi qui ne m'a plus quitté, d'autre part avec la conviction d'un appel de Dieu à une vocation de prêtre. Je ne peux pas en dire beaucoup plus : c'était une sorte d'évidence tranquille, que je ressens encore aujourd'hui, trente-trois ans plus tard.

OP : Était-ce une foi « traditionaliste » ?

GC : C'était une foi sérieuse, avide de comprendre et de s'inscrire dans la réalité de l'Église. Mais, à proprement parler, ce n'était pas une foi « traditionaliste ». Pour une raison simple : je n'avais même pas idée qu'il existait des catholiques « traditionalistes » et d'autres qui ne l'étaient pas. Quant au concile Vatican II, il était pour moi aussi lointain et aussi obscur que le concile de Nicée ou celui de Trente.

OP : Comment viviez-vous cette foi retrouvée et cette vocation possible ?

GC : L'Église, c'était la paroisse, l'aumônerie du lycée, les mouvements de jeunes, quelques prêtres amis de mes parents. Je n'avais pas de guide particulier. Nous étions, il faut s'en souvenir, à l'épicentre de la crise : le chaos était généralisé. Que ce soit par des lectures personnelles, par des activités au sein des œuvres catholiques, par des contacts avec des prêtres, je cherchais ma voie. J'ai envie d'utiliser un mot qui fit florès à l'époque : j'ai été, pendant ces années, un « catholique en recherche ».

OP : Puisque vous pensiez avoir une vocation, êtes-vous entré en contact avec des institutions préparant à la vie sacerdotale ?

GC : Entre seize ans et dix-huit ans, soit entre 1974 et 1976, j'ai appartenu à l'Œuvre des Vocations du diocèse de Paris, qui regroupait les jeunes gens se posant la question d'une entrée au séminaire. J'y ai fait un certain nombre de retraites et de week-ends de réflexion.

OP : Qu'en avez-vous retiré ?

GC : Par tempérament, je ressens un désir de clarté, de logique, d'honnêteté et, si je puis risquer ce mot en matière spirituelle, d'efficacité. Sur ce plan-là, c'était le plus souvent à peu près n'importe quoi. Je vais vous donner un exemple. Lors des week-ends, nous passions toute l'après-midi et la soirée du samedi à discuter afin de choisir un thème de discussion. Le dimanche matin, il y avait une brève discussion par groupes sur le thème choisi, puis la préparation de l'Eucharistie, enfin l'après-midi la mise en commun des diverses discussions. Et, un mois plus tard, on recommençait. Bref, on passait beaucoup plus de temps à des préliminaires ou à des conclusions qu'à approfondir le sujet.

OP : Je vois le genre, très post-soixante-huitard. C'est usant !

GC : Je précise que, bien entendu, les discussions se passaient exclusivement entre jeunes. Les prêtres n'intervenaient pour ainsi dire pas, et se refusaient à nous enseigner quoi que ce soit : à leurs yeux, cela aurait mis en péril notre précieuse liberté ! Nous étions donc libres de rester dans l'ignorance. Cela ne me surprenait qu'à moitié, car le même phénomène existait pour le cours d'instruction religieuse donné au lycée : à l'époque, l'aumônier enseignait la graphologie.

OP : Vraiment toute une époque et toute une mentalité ! Quel gâchis !

GC : Nous avons eu la visite d'un évêque une seule fois en deux ans : c'est dire si la petite dizaine d'évêques dont nous dépendions s'intéressaient alors aux futures vocations. Mais pour nous qui envisagions de devenir un jour prêtres, donc collaborateurs d'un évêque, il s'agissait d'un grand moment, et nous étions très attentifs à ce qu'il allait nous dire. Or, sans caricaturer aucunement, le discours de l'évêque fut le suivant : « Jésus me demande d'aimer mon prochain comme je m'aime moi-même. Or, je ne sais même pas comment je m'aime... » Bref, il nous a laissés en plein brouillard. J'étais effondré !

OP : Vous n'avez donc pas persévéré dans cette direction ?

GC : A l'époque, je suis tombé par hasard sur un numéro d'une revue catholique plutôt conservatrice (*France catholique-Ecclesia*), qui publiait un dossier sur les séminaires. Je l'ai dévoré avec passion, car c'était exactement l'information que je cherchais. La journaliste (trente ans plus tard, je me souviens encore de son nom, tant ce dossier m'a frappé à l'époque : Gwendoline Jarczyk) décrivait avec enthousiasme la vie dans un séminaire (celui de Saint-Sulpice à Issy-les-Moulineaux, en l'occurrence). A la fin de ma lecture, je me suis dit : « Je ne sais pas ce que je ferai de ma vie, mais certainement pas ça ! » Études, discipline, vie spirituelle, c'était carrément n'importe quoi. J'ai donc laissé tomber l'Œuvre des Vocations et tout ce qui allait avec. L'ironie du sort est que, devenu prêtre, j'ai retrouvé un de mes camarades de l'Œuvre resté laïc mais qui, comme moi, était devenu « traditionaliste ». Je ne crois pas, d'ailleurs, que beaucoup de prêtres soient sortis à l'époque de cette Œuvre. C'est dommage car, en y repensant avec le recul, je me rends compte qu'il y avait là d'authentiques vocations. Elles ont sans doute été massacrées dans l'indifférence générale, comme bien d'autres à l'époque.

OP : Vers où vous êtes-vous alors dirigé pour répondre à votre vocation ?

GC : Parallèlement à l'Œuvre des Vocations, la Providence m'a mené vers une messe de Paul VI, célébrée en latin et chantée en grégorien à Paris le dimanche soir, dans le strict respect des rubriques, avec un fond doctrinal sérieux. J'ai trouvé ça bien, et je me suis engagé : j'ai servi cette messe chaque dimanche durant plusieurs années.

OP : Vous connaissez bien la messe de Paul VI ?

GC : Évidemment ! Je n'ai fréquenté qu'elle jusqu'à dix-neuf ans, sous toutes les formes possibles, depuis la déliquescence progressiste la plus inimaginable jusqu'à la célébration sérieuse et pieuse dont je vous parle actuellement.

OP : Je veux dire : ce n'est pas par habitude ou tradition familiale que vous adhérez à la messe traditionnelle...

GC : Non. Je pourrais reprendre ma formule sur l'école catholique : jusqu'à dix-neuf ans, je n'ai pas une heure de « traditionalisme » à me reprocher. Pour moi, l'obéissance au pape est quelque chose d'absolument fondamental, et je n'imaginai pas qu'un catholique puisse désobéir au Saint-Père. Cela dit, je ne supportais pas non plus les messes « n'importe quoi ». Cette messe de Paul VI en latin me semblait donc un havre de paix. En revanche, j'étais dans le brouillard en ce qui concernait une formation sacerdotale. Pas plus à l'époque qu'aujourd'hui, il n'existait de séminaire où l'on formait pour une célébration digne et pieuse, en latin, de la messe de Paul VI. Je ne pouvais qu'attendre un signe de la Providence. Laquelle s'est manifestée, mais par la découverte de la tradition catholique.

OP : Justement, comment avez-vous basculé, si je puis dire, vers le « traditionalisme » ?

GC : Le moment décisif a été l'occupation de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris, en février 1977. La médiatisation a été si énorme qu'elle a fini par aiguïser ma curiosité. Qui étaient ces fameux « traditionalistes » dont on disait tant de mal ? Pour me faire une opinion personnelle, je suis venu voir, j'ai assisté à des cérémonies, j'ai écouté des prédications, j'ai discuté avec des gens. Et deux choses m'ont littéralement « scotché » : la liturgie et la prédication.

OP : En quel sens ?

GC : Je vous rappelle que je fréquentais une liturgie nouvelle sérieuse, accompagnée d'une prédication bien préparée, avec un prêtre que j'estimais. Ce n'est pas parce que j'aurais été dans un état de souffrance spirituelle que j'ai ressenti une si forte impression. Mais dans cette liturgie traditionnelle, célébrée parfois pauvrement ou à la hâte, bref avec les défauts de l'humaine nature, j'ai ressenti profondément le mystère de Dieu. Et, par comparaison, la pauvreté, l'indigence même de la messe de Paul VI, y compris pieusement célébrée, m'est apparue avec une évidence croissante. D'autant que, pendant quelques mois, j'ai fait involontairement de la « liturgie comparée ». Le dimanche matin, j'assistais à la messe à Saint-Nicolas, à titre de réflexion ; le dimanche soir, j'allais servir la messe de Paul VI, que je considérais comme ma vraie messe du dimanche, puisqu'elle était célébrée dans l'obéissance au pape. Or, dans cette mise en parallèle, la liturgie traditionnelle a gagné haut la main : on ne peut pas mettre en balance une liturgie vieille de quinze siècles et une liturgie qui a tout juste quinze ans ! Vers le mois de juin 1977, j'ai donc basculé, abandonnant sans retour la liturgie de Paul VI.

OP : Vous avez parlé également de la prédication. Les prêtres de l'époque étaient des aigles de la chaire ?

GC : Pas plus que cela. Mgr Ducaud Bourget était assez drôle lorsqu'il faisait les annonces, mais la prédication ordinaire était tout à fait classique, sans étincelles particulières. Là non plus, ce ne sont pas les qualités humaines qui m'ont touché. C'était le substrat que l'on devinait à travers cette prédication : tout simplement la doctrine traditionnelle de l'Église, ce catéchisme que je n'avais pas reçu parce que les années 60 me l'avaient volé, cette *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin mise à la portée des fidèles, ces Pères de l'Église qui arrivaient jusqu'à moi à travers des intermédiaires éventuellement imparfaits. J'ai découvert que la doctrine catholique n'était pas une enfilade de bons sentiments moralisateurs, ni une course pour suivre l'avant-dernière mode (car les curés sont souvent en retard d'un train), mais une cathédrale dogmatique qui enserrait le mystère du Christ Rédempteur.

GC : Et votre prêtre « Paul VI » ne vous avait pas fait découvrir cela ?

GC : Je lui dois beaucoup, je lui garde mon estime et mon affection, je prie pour lui, puisqu'il est mort il y a quelques mois. Mais chez lui il y avait une faille doctrinale, et c'est

pour cela à mon avis qu'il avait cédé, à son corps défendant certes, sur la question de la messe. Ce prêtre avait été ordonné en 1954, il était aussi un fruit de ces années 50 qui n'ont pas su faire face à la crise de la transmission.

OP : Donc, à Saint-Nicolas, vous devenez un « traditionaliste » et vous décidez d'entrer à Écône ?

GC : A vrai dire, mon évolution s'est faite en trois étapes. D'abord, il y a la question de la tradition : Saint-Nicolas est restitué au culte traditionnel au début de mars 1977, et je peux dire que je suis devenu « traditionaliste » en juin 1977. Mais il restait la question de la formation sacerdotale. Or, le problème de l'obéissance au pape me tenaillait profondément. J'ai donc eu de pénibles hésitations, des réflexions nombreuses à ce sujet. C'est seulement au cours de l'année 1979 que les choses se sont décantées, parce que j'ai eu peu à peu une vue plus claire, au moins en substance, de la crise de l'Église : j'ai alors conclu que mon devoir était d'entrer à Écône, même si ce séminaire était frappé de sanctions canoniques. Enfin, c'est à Écône même qu'à travers les études, j'ai eu une vue définitivement claire de la situation de l'Église et de la nécessité de la Résistance catholique.

OP : Vous entrez au séminaire après un parcours assez peu conventionnel, finalement ?

GC : Je crois que beaucoup de mes confrères de la Fraternité Saint-Pie X pourraient témoigner, eux aussi, de cheminements personnels originaux, correspondant à l'action de la grâce de Dieu. Pour devenir prêtre traditionnel, il n'est pas forcément besoin d'être « formaté » depuis le plus jeune âge : il suffit de répondre à une vocation, là où elle nous trouve. Il est évident que les situations que j'ai traversées, ces personnes que j'ai rencontrées, mes expériences bonnes ou mauvaises m'ont marqué, ont contribué à ma première formation, se sont incorporées à ma personnalité. Je ne suis pas un extra-terrestre débarqué de la planète Mars. Je suis un homme d'aujourd'hui, avec une histoire d'aujourd'hui, une sensibilité d'aujourd'hui. Et je suis aussi, et surtout, prêtre catholique.

OP : Vous rejoignez donc Écône en 1979 ?

GC : J'y suis entré le 6 octobre 1979 et j'y ai suivi sept années de formation : une année à Écône ; une année près de Rome ; une année dans une école, près de Toulouse ; quatre années de nouveau à Écône. Le 27 juin 1986, j'ai été ordonné prêtre par Mgr Marcel Lefebvre, et j'ai été nommé dans une école, comme professeur de philosophie et responsable de l'aspect scolaire (ce que nous appelons « Préfet des études »). C'est dans ce contexte scolaire que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer, puisque vous étiez alors dans le monde de l'enseignement.

OP : Est-ce que le travail d'enseignant vous a plu ?

GC : Ces années auprès des jeunes ont été de beaux moments. Cela me plaisait tellement que, même après avoir été nommé à la tête des éditions Clovis, j'ai continué à enseigner, jusqu'à ce que la surcharge de travail m'en empêche. Par tempérament, j'aime transmettre la vérité et éveiller des esprits. Il est d'ailleurs possible que, dans le futur, on me demande de rempiler dans l'enseignement, que ce soit en philosophie ou pour d'autres matières comme la théologie ou l'histoire ecclésiastique.

OP : Vous venez de dire que vous avez été nommé à la direction des éditions Clovis. De quoi s'agit-il ?

GC : En 1994, après huit années d'enseignement, il m'a été demandé de prendre la responsabilité de la maison d'édition liée à la Fraternité Saint-Pie X en France, et qui s'intitule « Éditions Clovis ». C'est le poste que j'occupe actuellement.

OP : Pourquoi a-t-on pensé à vous pour ce poste très particulier ? Aviez-vous des compétences particulières ?

GC : Disons que j'étais assez bien adapté à ce travail. C'est comme la corde d'un arc qu'on aurait tendue pendant trente-six ans et qu'on lâcherait soudain. D'abord, je suis issu d'une famille liée au livre, à l'écriture et à la parole. Mon arrière-grand-père était avocat, et il a écrit des livres d'histoire religieuse. Mon grand-père était archiviste, et il a aussi écrit des livres

d'histoire religieuse. Mon père était bibliothécaire, et il a écrit des livres de philosophie et de théologie spirituelle.

OP : Vous pouviez difficilement échapper à votre destin !

GC : Étudiant, j'ai tout naturellement commencé à écrire dans un petit journal estudiantin, et cela m'a passionné. Évidemment, je suis un gros lecteur : trois heures de lecture par jour sont pour moi un minimum vital. C'est dire si j'ai apprécié le séminaire, où l'on abordait des matières élevées et passionnantes, comme la théologie. De plus, en dehors des cours, il restait beaucoup de temps libre pour étudier personnellement. J'en ai profité pour amasser des matériaux intellectuels sur plusieurs sujets. A la sortie du séminaire, j'ai publié deux petits livres, tandis que les autres notes accumulées m'ont servi pour des travaux ultérieurs.

OP : Vous écrivez beaucoup ?

GC : Écrire est actuellement mon travail à plein temps, en quelque sorte. Depuis vingt ans, j'ai publié une petite dizaine de livres et quelques centaines d'articles, consacrés à la philosophie, à la théologie et à l'histoire religieuse. Pour en revenir à ma nomination à la tête des éditions Clovis, il faut préciser que je ne m'intéressais pas seulement au contenu des livres : l'aspect matériel, les techniques d'écriture, de mise en page, d'impression, de diffusion me passionnaient aussi. Chaque fois que je rencontrais le responsable des éditions Clovis, lequel était un autre prêtre de la Fraternité Saint-Pie X, nous discutons technique : je lui faisais part de mes réflexions sur les ouvrages et les revues qu'il éditait. Je suppose que c'est en remarquant mes centres d'intérêt qu'il a pensé à moi pour le remplacer lorsqu'il a dû quitter sa charge en 1994.

OP : En quoi consistent précisément les éditions Clovis ?

GC : Nous sommes un éditeur catholique, avec évidemment une prédilection pour les questions relatives au « traditionalisme ». Nous publions tous les deux mois une revue nommée *Fideliter*, qui propose l'actualité de la Fraternité Saint-Pie X et de la Résistance catholique en France comme dans le monde. Nous éditons également des livres, au rythme d'un par mois, dans les domaines de la théologie, de l'histoire religieuse et de la littérature de jeunesse. Enfin, nous diffusons tous les deux mois un catalogue de vente par correspondance, qui propose nos livres ainsi qu'une sélection d'ouvrages d'autres éditeurs.

OP : Malgré cette charge, vous n'avez pas déserté les activités pastorales classiques ?

GC : Depuis vingt ans, parallèlement à mes activités de professeur, puis d'éditeur religieux, je dessers chaque dimanche une communauté. Tout d'abord près de Bourges, ensuite à Angers, enfin depuis huit ans à Compiègne. Je reste ainsi en contact avec des fidèles que j'évangélise, ce qui me permet de garder les pieds sur terre.

OP : Monsieur l'abbé, vous avez succinctement décrit votre parcours, votre formation, vos diverses responsabilités. Si je résume, vous êtes donc prêtre de la Fraternité Saint-Pie X depuis vingt ans, ancien professeur de philosophie, écrivain et journaliste, et vous assurez aujourd'hui la direction de la revue et de la maison d'édition du District de France de la Fraternité Saint-Pie X.

N. B. : Ce texte constitue la présentation autobiographique de Grégoire Celier parue dans l'ouvrage d'Olivier Pichon et de Grégoire Celier, *Benoît XVI et les traditionalistes*, Entrelacs, 2007, pp. 21-37.